LA MARSEILLAISE

Vendredi 31 décembre

Philippe Caubère au Chêne Noir

L'acteur nu...

Philippe Caubère, encore une fois, vient de donner aux spectateurs du Théâtre du Chêne Noir, la primeur de son nouveau spectacle, en deux parties : *« Ariane et Ferdinand »*, l'un des deux derniers volets de *« L'Homme qui danse »*.

« AVANT-première » est un terme trop modeste pour qualifier un spectacle déjà très au point, tant le comédien présente d'indiscutables qualités de présence au service d'une dramaturgie extrêmement forte.

Devant les murs nus qui limitent le fond et les côtés de l'espace scénique, l'acteur, dépourvu de tout artifice autre que son jeu, sa voix, sa démarche de danseur, et tout au plus quelques accessoires, donne vie à de multiples personnages qui continuent, et qui continueront pour longtemps, à le hanter : sa mère Claudine, et surtout ici, celle qui contribua d'une manière décisive à faire de lui un acteur, un comédien au plein sens du terme : Ariane Mnouchkine. La première lui donna la vie, la seconde lui permit d'alimenter la flamme de l'aventure théâtrale déjà bien présente en lui.

Ce volet de « L'Homme qui danse » débute alors que Ferdinand vient d'entrer au « Théâtre du Soleil » sous l'œil quelque peu perplexe, voire inquiet, de sa mère. Il nous met sans cesse à l'intérieur d'un jeu de miroir entre les deux femmes que Caubère nous représente non sans une certaine cruauté mêlée de tendresse, mais sans méchanceté aucune. Entre les deux, Ferdinand semble chercher avec difficulté la voie qui deviendra plus tard la sienne. On assiste à d'interminables répétitions d'un improbable spectacle, en route depuis un an et demi, mettant en scène des ouvriers immigrés travaillant sur un échafaudage, en plein mistral. La première partie de la seconde soirée s'achève, juste avant l'entracte, sur un moment très fort de théâtre : Ferdinand/Caubère a été choisi pour incarner Molière dans le film réalisé par Ariane Mnouchkine. C'est pendant le tournage d'une scène du film que la mère du comédien en vient à décéder... Et ces deux événements, concomitants, nous sont montrés en un saisissant raccourci, d'autant plus poignant qu'il est sans complaisance.

On est émerveillé, subjugué devant la force mimétique - et le travail donc ! - dont fait preuve le comédien, capable de donner vie et crédibilité à de multiples personnages, aussi différents les uns des autres qu'il est possible de l'imaginer... Dégager une telle énergie, et si longtemps, cela est, à coup sûr, exemplaire.

La dernière partie est une magnifique leçon et une splendide réflexion sur le comédien en général et sur le théâtre, l'acte théâtral dans sa nature profonde, lequel a un rapport évident avec les jeux de l'enfance. Ferdinand se retrouve sur les Champs-Elysées. Il est au chômage. A l'aide d'une simple corde, il évoque le cadre géographique où il situe l'action, mais aussi un personnage de jeune femme, aussi inaccessible que belle. Il met en évidence la nature nécessairement transgressive du théâtre en tant que phénomène social et poétique. Et puis, une corde, çà peut aussi servir à se pendre... Le désespoir du comédien - ici, quel beau portrait d'*intermittent* ! - est à la mesure de l'espoir absolu, de cet idéal humain que nous donne à vivre parfois le théâtre...

Henri Lépine

Dernière représentation ce vendredi à 20h30.